

Le bien-être des écoquartiers à l'épreuve du paysage multisensoriel

Guillaume Faburel, Théa Manola

▶ **To cite this version:**

Guillaume Faburel, Théa Manola. Le bien-être des écoquartiers à l'épreuve du paysage multisensoriel. Barles, Sabine; Blanc, Nathalie. Ecologies urbaines : sur le terrain, Économica; Anthropos, pp.149-173, 2016, Villes, 978-2-7178-6881-4. halshs-01418064v2

HAL Id: halshs-01418064
https://shs.hal.science/halshs-01418064v2

Submitted on 3 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

LE BIEN-ETRE DES ECOQUARTIERS A L'EPREUVE DU PAYSAGE MULTISENSORIEL

Guillaume Faburel & Théa Manola

Introduction

Alors que le paysage a historiquement été interprété comme objet de nature, perçu à distance, contemplé parce que remarquable, du ressort premier des esthètes, experts et scientifiques, il montre depuis les années 1990 un visage beaucoup plus partagé et ordinaire. Les deux polarités qui ont schématiquement structuré la pensée paysagère, l'un naturaliste (paysage matériel, « objectif » et documentaire) et l'autre culturaliste (paysage immatériel, « subjectif » et issu des représentations sociales), tendent à se rapprocher. Tout en conservant plusieurs de leurs singularités, de nouvelles postures sont apparues (par exemple, la science diagonale de G. Bertrand), de nouveaux courants s'affirment (par exemple, l'écologie du paysage (Clergeau, 2007), l'esthétique environnementale (Berleant, 1992 ; Blanc, 2008)), des tournants sont annoncés : symbolique (Bedard, 2009), sensible (Thibaud, 2010), proxémique (Casti, 2012)... De nos jours, le paysage « est un carrefour où se rencontrent des éléments venus de la nature et de la culture, de la géographie et de l'histoire, de l'intérieur et de l'extérieur, de l'individu et de la collectivité, du réel et du symbolique » (Collot, 1997, p. 5).

Le paysage se détourne ainsi de sa seule fonction de mise en esthétique d'une nature verdoyante et remarquable, à la terminologie établie (paysages bucoliques, pastoraux, pittoresques, traditionnels, de hauts lieux, etc.), pour se voir accoler des desseins autrement territorialisés, sous l'égide notamment d'une demande sociale nouvelle. Le paysage est « partie de territoire telle que perçue par la population et dont le caractère résulte de la combinaison de facteurs naturels et / ou humains » (Convention Européenne du Paysage, 2000). Il est vrai que « Nous sentons aussi le paysage par le toucher, l'odorat, l'ouïe. Le goût de la sueur, des herbes mâchonnées, la chaleur, la fraicheur, l'humidité… » (Léon-Miehe, 2005, p. 20). Cela requiert donc d'approcher le « paysage des habitants » (Sautter, 1979), et ainsi au premier chef de saisir et interpréter des expériences sensibles du quotidien (Marie, 2002), donc des vécus situés (Matthey, 2005).

Participant à sa mesure des réflexions actuelles sur les nouveaux entendements de l'esthétique et des affects en politique (Rancière, 2000 ; 2004), ce mouvement ne s'opère pas sans mal. En fait, porter attention sur les « significations, de nature physico-culturelle, [qui] concernent la sensation de confort, de bien-être, que l'on peut ressentir dans tel espace, telle ambiance (…) renvoie d'une façon plus globale à l'attitude d'une culture vis-à-vis de la nature, de son milieu, de ses ressources » (Lévy, 2005, p. 31). Dans ce registre de l'évolution, il est à noter que la multisensorialité du paysage est considérée comme admise, du moins dans les discours : « On parle désormais des paysages sonores, mais aussi du paysage des saveurs, voire des paysages tactiles, dans le cadre d'une dimension de polysensorialité propre aux

expériences paysagères. » (Besse, 2009, p. 13). Dans ce cadre, le paysage (multisensoriel) est le système des rapports sensibles qu'un individu ou un groupe d'individus co-construit avec son lieu ou son territoire de vie, incluant dans cette mise en système, environnement physique et ressentirs, perceptions et représentations…. Le paysage multisensoriel apparaît alors, non sans controverses[1], comme une perspective théorique et opérationnelle combinant les évolutions récentes la théorie du paysage et les apports d'autres courants : français – comme celui des ambiances[2] (cf. Thibault, 2004) –, mais aussi internationaux – comme celui de l'esthétique environnementale (cf. Berleant, 1992 ; Blanc, 2012).

Pourtant, dans les écrits scientifiques, mais aussi dans les discours des paysagistes, peu de vérifications empiriques et tests véritablement dédiés sont à recenser (Breux et Torres, 2010, p. 121). En fait, si l'analyse s'est élargie à d'autres sens que celui de la vue, elle demeure souvent monosensorielle, selon les découpages théoriques et leurs traditions disciplinaires, et du fait également de limites empiriques et opérationnelles persistantes, avec les ÷ travaux, fondateurs, sur les paysages sonores (Schafer, 1979) et les ambiances sonores (CRESSON), mais aussi sur les paysages olfactifs (Grésillon, 2010), et plus rarement gustatifs ou encore tactiles (avec l'anthropologie sensorielle (Breton (le), 2006)). Dès lors, « peut-on fonder une politique sur cette « boîte noire » qu'est l'expérience habitante, sensible, imaginative et en partie implicite ? » (Lolive et Blanc, 2008, p. 8).

Il se trouve que, second grand constat, l'évolution décrite dans la pensée paysagère rencontre l'actualité du développement durable[3]. Non sans critiques vives (Puech, 2010), ce dernier s'est plus largement affirmé ces vingt dernières années comme le mot d'ordre de l'urbanisme et de l'aménagement (Lévy et Emelianoff, 2012), au point que, pour certains chercheurs, « Les objectifs du développement durable ouvrent une nouvelle brèche dans les champs du paysage qui a connu, avec les travaux consacrés à l'analyse des représentations sociales des dernières décennies une première « révolution ». » (Luginbühl, 2007, p. 175).

Si les approches sensibles se proposent de penser l'urbain à l'échelle de préhension humaine, des ressentirs, expériences et vécus des habitants, de leurs interprétations imaginaires et symboliques… par quelles modalités et opérations, sur la base de quels facteurs, marqueurs et moteurs, les paysages, et la multisensorialité, peuvent-ils aider à donner de tels sens aux espaces de la vie urbaine ? Par le mot d'ordre du développement durable, dorénavant au fondement de toutes les politiques territoriales ? Par la demande sociale et le désir de bien-être relayés par les acteurs lorsqu'ils relient paysage et durabilité ? Par l'innovation participative prônée ? Par l'évolution des métiers et savoir-faire professionnels ?...

La recherche dont nous présentons ici les résultats principaux[4] (Faburel *et al.*, 2011) a

[1] Principalement issues d'une conception du paysage basée sur la distanciation et la vue.

[2] Pour une clarification des liens entre paysage multisensoriel et ambiance, voir Faburel *et al.* (2011), Manola et Geisler (2012).

[3] Voir par exemple les 4e Assises du Paysage à Strasbourg en 2009, le programme de recherche « Paysage et développement durable » depuis 2005 (ministère de l'Écologie, du Développement Durable et de l'Énergie)…

[4] *Les quartiers durables : Moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique du*

souhaité apprécier, sur des cas d'écoquartiers, les conditions méthodologiques et portées opérationnelles de la prise en compte, par le biais des paysages, des rapports multisensoriels aux lieux et territoires de vie. En s'appuyant sur le corpus recueilli, ce chapitre se propose de (1) reprendre plusieurs grands résultats de la recherche, notamment en termes de mise en langage du sensible, de hiérarchie sensorielle, de composition paysagère…, en vue (2) de conduire une réflexion sur les rapports entre bien-être, paysage et quartiers dits durables, lieux souvent considérés, en France notamment, comme nouveaux fétiches de l'urbanisme contemporain. Dans quelle mesure les paysages y sont-ils singuliers ?

Quels paysages multisensoriels dans les quartiers durables ?

Trois méthodes empiriques sur quatre cas étrangers

Puisque les paysages multisensoriels s'affirment comme zone d'ombre persistante, nous avons souhaité appliquer notre problématique à des cas empiriques se réclamant tous de discours de changement : innovation sociale, managériale, technique, participative… Dans ce cadre, les écoquartiers ou quartiers dits durables sont apparus comme des objets socio-techniques particulièrement pertinents.

Si ces derniers tendent progressivement à être promus comme une figure première de l'aménagement urbain d'aujourd'hui, au point qu'une révision de nos modes de pensée et d'agir serait en cours dans ces champs (PUCA, 2008), plus pragmatiquement, tous les projets se déploient autour de thématiques multiples qui, telles la mobilité, la morphologie des quartiers, les types d'usages (espaces privés, espaces collectifs et espaces publics), la place de la nature en ville, ou encore la fonction des commerces locaux… engagent en théorie les modes de vie dans des enjeux de plus grande envergure (Faburel et Vialan, 2013), souvent structurés autour de valeurs dont la durabilité serait « nouvellement » porteuse : (solidarité, cohésion, proximité, inclusion… (Faburel et Roché, 2015). Ces objets, les seuls réellement concrets du développement durable, disent vouloir proposer une réponse aux nouvelles préoccupations incontournables de qualité du cadre de vie et du bien-être habitant (Souami, 2011 ; Da Cunha, 2007). Des considérations sensibles y sont dès lors théoriquement engagées.

Les quatre quartiers dits durables observés ont été pris à l'étranger, considérant le nombre très limité de finalisations en France au moment du dépôt du projet de recherche (2008). Les critères retenus pour leur sélection ont été :

- des quartiers concentrant les différentes fonctions et infrastructures urbaines (habitat, commerces, lieux de sociabilités – espaces publics, lieux d'activités) ;
- des projets de quartiers issus d'une démarche politique de planification urbaine, mais aussi d'approches plus remontantes ;
- des projets réalisés depuis plusieurs années (épaisseur des expériences locales), du

*paysage multisensoriel ?*du PIRVE (CNRS-MEDDE), sous la direction de Guillaume Faburel, en collaboration avec Théa Manola et Élise Geisler, laboratoire CRETEIL, Institut d'Urbanisme de Paris, Université Paris XII, recherche menée en parallèle des travaux de thèse d'Élise Geisler (2011) et Théa Manola (2012).

domaine de la construction ou de la réhabilitation, ayant produit des formes urbaines et construit des profils sociaux divers ;
- enfin, des quartiers qui ont une certaine cohérence et qui invitent, notamment par leur taille, à des pratiques, voire des modes de vie et d'habiter a priori clairement spatialisés.

Les quartiers sélectionnés devaient donc être très différents, représentant à leur échelle la diversité des quartiers dits durables. Ils n'ont pas été sélectionnés sur la base de leurs caractéristiques sensorielles, pour garantir a priori cette diversité.
Nous avons à cette aune retenu :
- le quartier Wilhelmina Gasthuis Terrein (WGT) à Amsterdam (Pays-Bas) : opération de renouvellement urbain d'un ancien site hospitalier (années 1980-2000), suite à des contestations locales quant à la démolition de l'hôpital qui a conduit à l'occupation illégale du site (squat) ;
- le quartier d'Augustenborg à Malmö (Suède) : opération (de 1990 à nos jours) de «réhabilitation écologique» d'un quartier populaire d'habitat social de 3 000 habitants, très stigmatisé ;
- le quartier Bo01 à Malmö (Suède) : quartier créé à l'occasion de l'exposition européenne de l'habitat en 2001, d'une superficie de 30 ha (3 000 logements) largement médiatisé pour son esthétique architecturale et paysagère, et l'importance accordée à l'innovation éco-technologique ;
- le quartier Kronsberg à Hanovre (Allemagne) : quartier de 15 000 habitants à terme, réalisé à l'occasion de l'Exposition universelle de 2000 sur d'anciennes terres agricoles, avec pour objectif de concilier trois fonctions paysagères : la préservation de la biodiversité, le maintien des activités agricoles et le développement des loisirs.

Une démarche empirique emboîtée a été conçue. Ajoutée à des diagnostics urbanistiques, paysagers et sensibles menés lors du travail de terrain, cette démarche articule de manière séquencée et progressive plusieurs investigations, visant une meilleure compréhension de la complexité du sensible en situation (compléter la mise en discours comme seule forme d'énoncé, minimiser les inhibitions liées à l'expression du sensible…) :
- des entretiens semi-directifs avec des acteurs impliqués dans le conseil, la conception, la réalisation et/ou la gestion des projets (trois par quartier) ; et des entretiens ouverts courts avec des habitants (une trentaine en moyenne par quartier) ;
- des parcours multisensoriels (une dizaine par quartier). La particularité de cette méthode est qu'elle apporte des informations prises sur le vif, dans l'action et en contexte, tout en faisant, dans une moindre mesure, appel à la mémoire sensorielle ;
- des « baluchons multisensoriels » (entre cinq et huit par quartier). Cette démarche plus originale consiste à proposer un carnet dans lequel les habitants inscrivent sur une période assez longue (environ une semaine) leurs sentirs et ressentirs

quotidiens. Pour pallier les difficultés éventuellement existantes liées à l'écriture, plusieurs supports d'expression ont été proposés : le dessin, l'enregistrement audio à l'aide d'un dictaphone, la prise de photos et la collecte d'objets dans le quartier.

Ces différents temps méthodologiques, conduits en 2009 et 2010 s'inspirent d'approches qualitatives issues des sciences humaines et sociales. Bien qu'elles restent encore d'emploi marginal, ces approches fondées sur l'expérience sensible proposent « une alternative aux modèles par trop comportementalistes des conduites humaines » (Thibaud et Grosjean, 2001, p. 7).

La composition multisensorielle des paysages : la coexistence de natures urbaines

Un des premiers groupes de résultats de notre travail est tiré de l'analyse des qualificatifs utilisés, des objets et activités reliés pour exprimer les paysages et le sensible. Selon l'analyse du corpus recueilli[1], le paysage renvoie avant tout à une matérialité palpable de l'espace vécu. Loin de la seule architecture locale, il a ici souvent un caractère naturel (re)marqué, surtout représenté par la verdure mais aussi par la présence de l'eau et d'animaux. Le rôle du grand paysage est également prégnant dans les qualifications données, et sous-tend alors l'existence d'espaces ouverts plus ou moins aménagées (prairie, littoral, colline…), propres à plusieurs des cas d'étude (figure 6.1).



Figure 6.1. Plan d'Augustenborg à Malmö (source : MKB).

Cette prégnance de la nature dans les expressions paysagères n'exclut cependant pas l'urbanité propre aux activités de quartier (pratiques récréatives par exemple), donc

[1] Pour tous les fragments de discours, productions de cartes et dessins, prises photos… tirés de la démarche empirique, nous renvoyons, à quelques exceptions près (cf. fin du chapitre), au rapport final (Faburel *et al.*, 2011).

les sociétés locales, par le biais notamment de leur composition socioculturelle (par exemple ethnique). Les discours paysagers apparaissent ainsi avant tout motivés par des mises en lien pratiques, voire des relations. Ces dernières, qui se déploient à différentes échelles, depuis des grands espaces jusqu'à la proximité des pratiques du quotidien, se nouent pour beaucoup autour des construits et constructions temporels du lieu par la matérialité naturelle des paysages, mais aussi par des pratiques fréquemment associées aux compositions de nature (pratiques culturales notamment). Ces liens et relations trouvent particulièrement à s'exprimer dans les opérations sensorielles décrites par les habitants. Et, si la vue est présente (particulièrement pour dire ce qui étonne ou dérange), les autres sens y sont aussi ostensiblement mobilisés (tableau 6.1, avec majoritairement :

- l'ouïe qui affirme la présence/absence de l'autre, de même que la sérénité procurée par le calme de la nature ;
- le toucher qui scande un rapport (podo)tactile de découverte de cette naturalité, mais également en retour de stimulation passive des corps (vent, soleil, pluie…) ;
- l'odorat qui manifeste d'abord des gênes olfactives, contre-nature (industries par exemple), pour ensuite exprimer des singularités, là aussi souvent naturelles (animaux notamment), d'abord du fonctionnement micro-local ;
- le goût, enfin, comme fruit d'activités de partage d'une nature productrice (agricultures gustatives urbaines) et de mixités culturelles « en bouche » (figure 6.2).

Figure 6.2. *Familly breakfast* et *Sunday lunch with friends* (Faburel *et al.*, 2011, illustrations issues d'un balluchon à Bo01).



Ces rapports sensoriels exprimés par les ressentirs paysagers sont donc aussi bien distanciés qu'immersifs, aussi bien contemplatifs que plus participatifs, rompant avec l'acception classique du paysage. Et, par cette diversité des rapports de « l'homme dans le paysage » (Corbin, 2001), effectivement les échelles de temps s'entremêlent (passé, mais surtout présent et futur, nous y reviendrons), par le biais de la qualification naturelle mais aussi urbaine du paysage. De même, les espaces renvoient aussi bien à des constructions individuelles que collectives, allant du jardin « en bas de chez-soi » au grand paysage, ouvert, et parfois aussi remarquable. Ainsi, il apparaît que, dans les cas d'écoquartiers étudiés, les paysages, en tant que systèmes de relation(s) de(s) l'homme avec le(s) territoire(s) et leur(s) lieu(x) de vie, sont bien des

constructions et appréciations (multi)sensorielles. Celles-ci marqueraient le caractère englobant, à la fois urbain et de nature. Elles forgent un sentiment perceptif plus global, par une libération des affects.
Pour comparaison, l'ambiance est, quant à elle, décrite comme un sentiment plutôt attaché à des composantes sociales du quartier de vie. Présence humaine, rapports sociaux et mixité signent un sentiment local de faire (ou vouloir faire) monde commun. Toutefois, si le rapport immersif, l'instantanéité, la perception de l'individu et son attachement à ces espaces peuplés sont clairement mis en avant, les opérations sensorielles ne sont quasiment pas décrites pour les exprimer, que ce soit dans la mise en discours, dans le cheminement des parcours ou encore dans la composition des baluchons. Nous aurions ici validation, dans nos cas d'études, que le paysage apporte d'autres éléments d'appréciation : « le paysage est de l'ordre du sentir, il est participation à et prolongement d'une atmosphère, d'une ambiance » (Besse, 1997, p. 338).

Hiérarchies sensorielles et jugements esthétiques : inintentionnalité professionnelle des paysages sensibles

En fait, la diversité des sens mobilisés isolément, et surtout la multisensorialité rencontrée, s'énoncent au travers de différences de composition et de hiérarchie, que ce soit par des associations (descriptions), des relations (sentiments) ou encore ce que nous avons dénommé comme moments sensoriels (émotions). Dans chaque quartier, concernant les modalités sensorielles, des poids relatifs différents apparaissent et aucun ordre sensoriel ne se dessine. Surtout et comme nous pouvons le voir dans le tableau-6.1, dans deux des quartiers étudiés (Bo01 et Augustenborg), la vue n'est pas la modalité la plus fréquemment évoquée lorsqu'il s'agit d'exprimer des ressentirs par le paysage.

Tableau 6.1. Hiérarchie des rapports monosensoriels dans les quartiers durables étudiés (Faburel *et al.*, 2011).

WGT		Bo01		Augustenborg		Kronsberg	
Vue	89	Toucher	94	Ouïe	77	Vue	144
Ouïe	79	Vue	88	Vue	75	Ouïe	113
Odorat	43	Ouïe	80	Odorat	54	Toucher	23
Toucher	26	Odorat	43	Goût	29	Odorat	16
Goût	11	Goût	22	Toucher	20	Goût	7

Cependant, malgré les hiérarchies multiples mises en lumière dans des quartiers sociologiquement et spatialement très différents, nous retrouvons des marqueurs sensoriels communs. Ces marqueurs sont d'abord relatifs à l'ouïe, à l'odorat, et au toucher. Selon des proportions différentes, nous retrouvons de manière commune dans les quatre quartiers étudiés, et comme les figures l'illustrent : l'omniprésence des sons et jeux des enfants (figure 6.3), la présence visuelle et sonore de l'eau sous diverses formes, les chants et sons des oiseaux (figure 6.4), l'absence ou la présence limitée de la circulation automobile, les odeurs et le toucher liés à la végétation (figure 6.5)…




Figure 6.3. Sons et jeux d'enfants (illustrations issues de balluchons à Wilhelmina Gasthuis Terrein et Bo01)





Figure 6.4. Un événement sonore à Wilhelmina Gasthuis Terrein–: le pic-vert qui pique les lanternes ! (illustrations issues de balluchons à Wilhelmina Gasthuis)





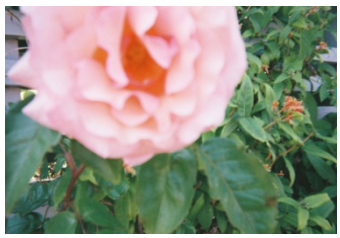



Figure 6.5. Fleurs et assemblages de fleurs (illustrations issues de balluchons à Wilhelmina Gasthuis Terrein, Augustenborg et Bo01)

Ce faisant, par-delà la confirmation du rôle des objets de nature dans les relations paysagères tissées, ce sont principalement les caractéristiques visuelles (urbaines, architecturales ou artistiques) qui distinguent à ce jour sensoriellement ces quartiers. Et, si certains traits sensoriels non visuels les singularisent malgré tout parfois, ils sont

rares et majoritairement d'origine externe à la conception et la gestion de ces espaces de vie (le bruit des avions à Wilhelmina Gasthuis Terrein ; les odeurs de l'usine de pain et de viennoiseries à Augustenborg ; le vent à Bo01).
En croisant ces résultats de hiérarchies sensorielles avec ceux tirés de l'analyse des dix entretiens longs menés auprès d'acteurs des projets et quartiers, de même qu'avec l'examen des documents de conception, il est à remarquer que les facteurs visuels ont pourtant été ici clairement et explicitement travaillés, quand l'attention portée à d'autres sens est demeurée fort limitée[1]. Nous aurions donc ici un hiatus entre d'une part les ambitions revendiquées, les outils opérationnels mis en œuvre, qui pour quasi totalité n'impliquent que la vue, dans une tradition paysagiste et des habitudes professionnelles clairement monosensorielles ; et, de l'autre, l'existence de ressentis agençant plusieurs sens, selon des hiérarchies variables, mais néanmoins confinés à une certaine uniformité des stimulations, et dès lors marqueurs.
En fait, si nous sommes fort loin de la rupture intentionnellement introduite par des approches sensibles visant à dépasser l'imposition d'esthétiques du prédicat fonctionnaliste, au profit d'une conception autrement signifiante de la ville (Raynaud et Wollf, 2009), il y aurait malgré tout bien des « lieux signifiants qui aident à vivre », pour reprendre les mots de Norberg-Schulz (1979). Ils seraient le produit d'expériences plus amples et diverses, du fait non pas d'une quelconque intentionnalité des métiers de l'aménagement urbain, et notamment du paysage, de leurs savoir-faire professionnels, mais, a priori, de partis pris plus larges de l'aménagement, dorénavant frappés du sceau de l'écologie et de « nouveaux » modèles d'urbanisme : limitation de l'usage de la voiture, renouvellement de l'offre de nature, réflexions sur les espaces publics… C'est ici qu'entre en scène le mot d'ordre du développement durable.

La multisensorialité du paysage comme appropriation des lieux

Distances entre l'approche éco-technique du développement durable et le vécu multisensoriel des quartiers : le caractère incident du paysage

En théorie, les quartiers dits durables sont conçus de manière à se saisir transversalement de plusieurs défis propres aux devenirs urbains. Toutefois, motivés par la prouesse technologique et par la vitrine architecturale (Faburel et Roché, 2012), les cas d'étude, pensés il y a plus de quinze ans, se sont, ici comme ailleurs, longtemps écartés d'enjeux propres à l'habiter de tels lieux, faisant a priori peu de cas des modes d'appropriation, des formes d'attaches et plus largement des constructions identitaires qui se nouent dans les nouveaux rapports à l'environnement et à l'espace.
Pour preuve, les objectifs récurrents défendus dans le cadre de la conception, la réalisation et la gestion des quartiers étudiés sont majoritairement éco-techniques et très formellement réglementaires : traitement innovants des eaux, composition de filières de recyclage des déchets, gestion intégrée de la mobilité, architecture bioclimatique… avec pour partis pris la densification, la résilience écologique ou encore

[1] Exception faite du sonore, avec le terrain de jeux sonores à Augustenborg, les *singing hills* à Bo01 (installation acousmatique réalisée pour l'exposition universelle de 2000) et la sculpture sonore dans le square Nord à Kronsberg (conçue pour résonner avec l'eau de pluie).

la transition énergétique, tout ceci mâtiné de concertations (officielles). De même, les ambitions plus sociales y sont, classiquement très inégalement avancées : dans certains cas, le principe de mixité fonctionnelle et surtout sociale est promu (comme c'est le cas à Wilhelmina Gasthuis Terrein, figure 6.6), et parfois des processus participatifs expérimentaux ont vu le jour. Si à Wilhelmina Gasthuis Terrein par exemple, un projet social et démocratique a été à l'initiative du projet et qu'une implication forte des habitants est aujourd'hui encore tangible, à l'exemple de la première génération d'éco-village et d'éco-hameau des années 60 et 70 (Lefevre, 2008), à Bo01 il s'est agi de fabriquer une pièce urbaine remarquable sans se préoccuper véritablement des rapports sociaux et des modes de vie (Faburel et Tribout, 2011).

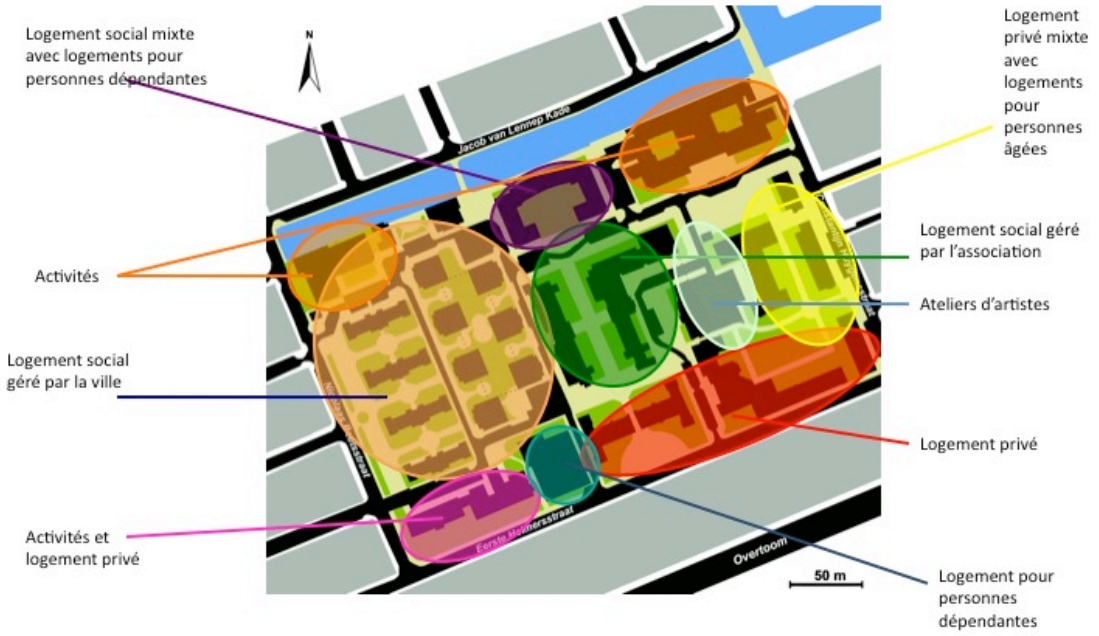


Figure 6.6. Les différents types de logements assurent la mixité sociale à Wilhelmina Gasthuis Terrein

À Kronsberg et à Augustenborg, des processus participatifs assez classiques–(à la différence de à Wilhelmina Gasthuis Terrein) ont été engagés. Ces processus ont pris appui sur la création d'associations : Ekostaden à Augustenborg et KUKA à Kronsberg (*Kronsberg Umwelt Kommunikations Agentur*). Ils ont été accompagnés d'une offre d'équipements et de services (le centre socio-culturel Krokus et le projet de logement social Fokus à Kronsberg par exemple), et ils ont pu avoir des effets en termes de bien-être (voir Bouvier, 2009, pour le cas d'Augustenborg). Malgré ces efforts quant à l'implication des habitants de ces quartiers aux processus de conception et de gestion, comme dit précédemment, nous sommes a priori loin de pratiques professionnelles d'approches sensibles. De telles pratiques poursuivraient intentionnellement au moins deux objectifs : « substantiel, car il s'agit de chercher le bien-être par l'amélioration du

milieu de vie ; procédural, car il est question de susciter la participation de l'usager dans une telle recherche du bien-être et dans la transformation de son milieu de vie » (Breux, Torres, 2010, p. 120).
Et pourtant, force est d'admettre, au contact de cas de quartiers durables analysés, que non seulement des ressentis multisensoriels existent, mais surtout que le paysage fait sens et que des marqueurs sont communs, quitte à standardiser quelque peu les percepts (*supra*). En fait, si « une écologie sensible s'impose (…) à côté de paramètres plus abstraits (consommations d'énergie, d'eau, émissions de CO_2, etc.). Elle s'affirme de manière presque incidente, souvent dans le sillage d'exigences techniques : la gestion des eaux pluviales à ciel ouvert, en particulier, perméabilise les sols et métamorphose les paysages. » (Emelianoff, 2007, p. 23), Cela est fort bien illustré à Augustenborg (figure 6.7) mais aussi dans les autres quartiers où le traitement des eaux de pluie en surface influe grandement sur les perceptions sensorielles.

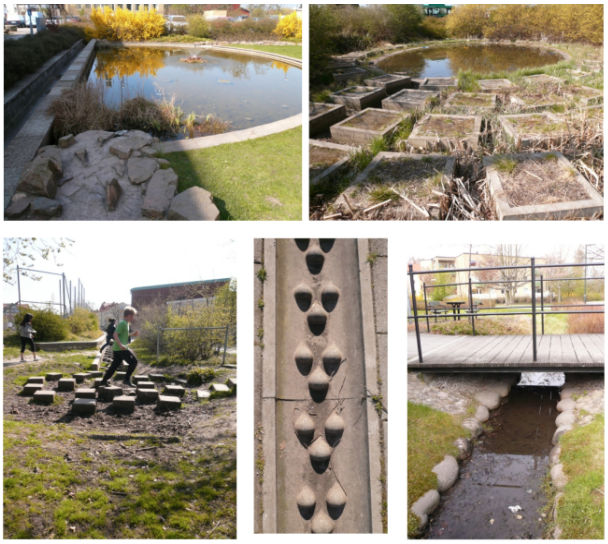


Figure 6.7. La place accordée à l'eau à Augustenborg (Faburel *et al.*, 2011 ; Manola, 2012).

Les marqueurs sensoriels non visuels communs aux quatre quartiers sont en fait le résultat indirect d'actions menées sous l'égide du développement durable. Ainsi, par exemple, dans la totalité de quartiers étudiés, les sonorités sont perçues comme non-bruyantes grâce à l'absence quasi systématique des voitures dans les quartiers, et surtout de leur usage en leur sein. De même, la forte végétalisation, de plus en plus diffuse dans les projets urbains contemporains, souvent cantonnée dans les projets étudiés à ses aspects visuels de verdissement, influe sur les perceptions certes visuelles mais aussi olfactives, sonores, tactiles, gustatives, sans autre « préméditation » et réflexion que celle de l'aspect verdoyant tant vanté dans ces quartiers.
Toutes ses actions dictées par le développement durable fabriquent alors involontairement des paysages sensoriels, caractéristiques des quartiers étudiés, tout en soulevant la question de l'absence de réflexion professionnelle préalable, de même que celle de la standardisation des percepts et de l'uniformisation des ressentirs produits. Mais, par-delà ce constat, quel est le rôle précis dès lors joué par le paysage,

en dehors de toute volonté programmatique, tapie dans l'ombre d'une multiplication d'actions promues par la durabilité ?

Le paysage : les sens signifiants de l'appropriation des lieux et de l'ancrage dans le présent

Dans les expressions des habitants, les rapports sensibles spatialisés que constituent les paysages structurent en fait particulièrement certaines relations aux quartiers, à la fois perceptuelles, immersives, instantanées, mais également dynamiques, cognitives et projectives. Si les opérations d'incorporation des stimulations sensorielles (*embodiment*) y jouent un rôle essentiel, les paysages ressortent surtout comme facteur premier d'appropriation et vecteur essentiel d'identification au lieu par l'ancrage dans le présent.
Le paysage a notamment eu une influence évidente sur les choix et donc les trajectoires résidentielles des ménages. Le paysage n'est certes pas la première raison de l'attractivité des quartiers analysés (sauf dans le cas de Bo01[1]). Toutefois, il figure en deuxième place pour les trois autres quartiers (tableau 6.2), en conformité avec les résultats de travaux sur le rôle des espaces verts (Gueymard, 2007) ou encore des berges fluviales (Scherrer, 2007) dans les arbitrages résidentiels. Surtout, le paysage apparaît comme la raison principale d'apprécier vivre dans son quartier et de vouloir y rester, durablement.

Tableau 6.2. Les raisons de venir habiter et de rester dans les quartiers durables étudiés, par ordre décroissant d'importance (Faburel *et al.*, 2011).

Quartier	Raisons de venir	Raisons de rester
Wilhelmina Gasthuis Terrein	Sociales Financières Services Paysagères « Politiques »	Paysagères Sociales Services « Politiques »
Augustenborg	Financières Services Sociales Paysagères	Paysagères et Sociales Sociales Services
Bo01	Paysagères Services Sociales Financières	Paysagères Services Sociales
Kronsberg	Paysagères Services Financières Sociales	Paysagères Services Sociales

De toute évidence, le paysage participe à l'ancrage des gens dans leur espace de vie. Il aurait pour rôle de construire les sens sensoriels signifiants de l'appropriation des

[1] Pour les populations qui ont toutefois les moyens de s'offrir ce paysage maritime « remarquable ».

lieux. Ce potentiel est fortement influencé par le caractère projectuel du paysage et en l'occurrence les modifications paysagères apportées aux quartiers, leurs composantes multiples, écologiques, urbanistiques, architecturales… *« Still under construction*. », « *Touch of modern with some history as well*. », « *Sie haben sich seit dem Anfang wenig verändert*. », et qui offrent un cadre de vie changeant, mais également plus facilement appropriable.

Un autre facteur influent est la plasticité et l'aération incidente des formes matérielles, ainsi que l'évolutivité des vécus, sous l'influence de la nature et selon les personnes, leur activité, le moment de la journée, la saison : « *It's different… it depends in what mood you are in*. », « *When the spring comes, many flowers*. », « *Das verändert sich entsprechend den Jahreszeiten.* ». Dans le temps présent de la synchronicité, ce sont les expériences paysagères qui construisent la mise en espace (Berque, 1996), avec par exemple la croissance végétale saisie par le toucher, la vue, les odeurs… comme signes du temps qui passe mais également de l'action qui se fait jour par la possibilité donnée à certaines pratiques. Dans les quartiers étudiés, le paysage est lié à des pratiques et activités extérieures (individuelles mais aussi familiales et autrement collectives), singulièrement relatives aux lieux de nature : faire du vélo (Kronsberg), se promener (Kronsberg, Augustenborg, Wilhelmina Gasthuis Terrein , Bo01), pique-niquer (Kronsberg, Augustenborg, Bo01), etc. Ces pratiques sont aussi en grande partie guidées par les qualifications sensorielles des lieux : « *Zum Beispiel mag ich sehr gerne diesen Weg, auf dem wir sind (…) Man hört hier die Vögel.* » ; « (L'enfant prend de l'eau et l'étale sur les bras d'une personne de notre équipe pour la rafraîchir, sa mère sourit) *Alma, she gets curious of everything, she wants to feel, to touch, I was sceptical to move in the center of the city with her but she's great here… she touches everything, she gets really curious.* ».

L'expérience paysagère impliquerait alors non seulement des séquences du passé, des espaces du lointain et du remarquable, mais aussi des pratiques plus immédiates et quotidiennes, mêlant vécus situés et imaginaires projectifs, à la fois personnels et collectifs (Faburel et Manola, 2007). Dés lors, puisque « Un « paysage durable » est ce qui intègre le plus grand nombre de dimensions nécessaires à son évolution dans le temps et dans l'espace. » (Blanc, 2008, p. 59), quels seraient non plus les marqueurs sensoriels mais les moteurs socio-cognitifs de ces potentiels paysagers ?

Les facteurs de l'attache paysagère : expériences du bien-être comme reprise de soi et de valeurs socio-écologiques

Cette appropriation des lieux par des attaches du moment, des ancrages dans le présent, engage particulièrement deux facteurs, apparus ici non moins communément moteurs. Le premier est le bien-être procuré. Décrit et qualifié par les populations rencontrées, il mobilise, classiquement, des expériences (« *love what I'm doing* », « *people care* », « *satisfy your needs* », « *feeling comfortable* », « *just be relax* ») sensibles (« *quiet* », « *tranquillity* », « *calm* », « *quietness* », « *beautifull* »). Reprenant l'expression d'un des habitants d'Augustenborg, c'est un « *Feeling on being interested for all things, emotionally* ».

Ce bien-être attribué aux paysages se livre plutôt par les parcours commentés et les baluchons et donne à voir la multisensorialité déjà analysée, que ce soit par la mobilisation de la vue (« *the view* », « *beautifull* », etc.), de l'ouïe (« *calm* », « *nature sounds* », « *quiet* », « *not so noisy* », etc.) ou du toucher (« *not so nice when windy* », « *solid* »,). « *I thing that senses and landscapes participate at the well-being* ». Sans grande surprise suite à l'analyse menée, les objets de nature y jouent un rôle essentiel (« *the nature* », « *the fresh air* », « *the sea* », « *the water* », « *the sunset* », « *the ocean* », « *the green* », etc.), sans pour cela que, là non plus, le bâti soit absent de la qualification des ressentis de bien-être par les paysages (« *the beautifull houses* », « *the nice mix between apartments and houses, like a small village* », etc.).

Surtout, de nature très peu fonctionnelle, le bien-être relève par le paysage d'abord des considérations personnelles (« *roof over your head* », « *have food* », « *satisfy your need* », « *good health* », « *the freedom* », etc.), relatives au quartier de vie et à ses expériences (« *close to the city, to the central station* », « *close to the center* », « *a sort of village* », « *lot of things to do* », « *it's a really human area, you feel that's made for people* », etc.). En ce sens, nous retrouvons l'une des acceptions de plus en plus admises du bien-être : à la différence de la qualité de vie qui, en tant que « situations objectives de qualité » (FNAU, 2005, p. 7), renverrait au champ des états possibles, le bien-être serait davantage attaché aux vécus en tant qu'« interprétations subjectives liées à une expérience antérieure, une culture ou aux émotions de l'instant » (FNAU, 2005, p. 7). Et, de nouveau sans surprise, les relations concrètes nature-société servent d'opérateur premier aux considérations personnelles sur la composition territoriale : « *The village feeling, being friends with almost everybody in the street. It's a very nice area to live, with the community, the facilities for children and the nature… I mean the ocean, the swimming, the green… So many things…* ».

Ces expériences paysagères résultent donc, pour un grand nombre, d'une mise en dynamique de la nature, au fondement du sujet esthétique (Brady, 2007). Toutefois, elles apportent un élément complémentaire à la définition donnée de l'expérience esthétique, qui est selon Shusterman (1999) : une expérience à la fois évaluative (valorisée comme expérience précieuse et agréable), phénoménologique (les affects et l'intentionnalité en constituent des dimensions essentielles) et transformatrice (elle dépasse la seule catégorie des beaux-arts). En effet, ces relations à l'espace de vie apparaissent ici servir une reprise de soi par l'être au monde, appuyée sur des croyances plus profondes : « *What was succeed with this area is that it goes back to basic very common human instincts… most people feel relaxed watching the sea…* » (Bo01) ; « *To feel quiet, to rest in a place, it deals with being healthy too, to know that we are part of something bigger made with: green, quietness, fresh air, different ages, children* » (Wilhelmina Gasthuis Terrein) ; « *Yeah because that's how I know I'm alive, by the 5 senses…* » (Augustenborg).

En fait, au travers de l'évolutivité (fortement liée à la présence d'éléments naturels) des projections et des pratiques quotidiennes (adaptables justement aux temporalités et spatialités de la nature), l'idée de transformation apparaît ici bien plus ample, allant jusqu'à nourrir, par quelques motivations attachées au lieu de vie et à ses paysages (cf. choix résidentiels), des modes d'intervention dans l'espace public, des formes

d'implication, voire la construction de « nouveaux » styles de vie :

- « *But even if you have very ugly landscape, you can make it so nice if you put pink flowers and… arts… and … you know…* » (Wilhelmina Gasthuis Terrein)
- « *This is my balcony, birds plant it. I planted just some things but the other plants are birds. But only some balconies are planted. There are birds coming on my balcony and I like them, I feed them… »* (Augustenborg)
- « *I'm an environmentalist and I like green staff! The closeness to the water, the ocean, and all that comes with that, it calms you, it's so big, it's freedom… that I can walk and feel save, as a young women… It is important to me to feel safe to be able to have a small walk and be ok. And the social part is very important too…* » (Bo01).

C'est ici, comme le dernier fragment de discours le stipule également, que le second facteur, non moins moteur, intervient : les valeurs enchâssées dans les ressentirs paysagers. Ces dernières renvoient dans nos cas à des champs multiples, et surtout trouvent particulièrement à s'exprimer par des émotions, sensations et sentiments, conformément à ce qu'indique la littérature (Domon *et al.*, 2006, p. 1). Or, dans leur diversité, ces valeurs sont ici certes esthétiques (*« Peaceful, green, beautiful. »* ; *« The closeness to the sea, a feeling of freedom. »*) et sociales (« *Good for families* » ; « *it's good for children.* »), mais également écologiques (« *Green, fresh and clean. »*) et souvent politiques (« *Not too small, not too tall, just enough here, enough space for everyone.* »).

Et voici, de nouveau parmi d'autres, une qualification donnée au bien-être : « *Living ecologically, socially, have comfort, live easy* ».

Le bien-être s'affirme alors bien aussi :

- comme porteur de valeurs – « le bien-être est le résultat d'une relation subjective entre une personne et les valeurs auxquelles elle aspire, valeurs morales, culturelles, politiques, économiques » (Bailly, 1981, p. 9) ;
- et comme un engagement individuel, à la fois praxéologique, symbolique et axiologique, pour la construction de mondes communs (Faburel *et al.*, 2013).

Nous serions alors plus proches de l'expérience des mondes proposée par Cefaï. Toujours triple (sensuelle, expérimentale et interactionnelle), elle est à ce jour « le réarmement des capacités morales et politiques des habitants » par la reconnaissance de la possibilité des acteurs. Elle permet de comprendre les actions collectives touchant à la sensibilité, dessinant « de façon neuve des figures de la res publica » (Cefaï, 2009, p. 261). L'expérience paysagère ne découle donc pas ici d'un projet professionnel, mais s'offre bien plus comme le résultat d'une vision collective voire d'un projet commun, ordinaire et profane, tous deux en construction par les attachements territoriaux (Tiberghien, 2001). En ce sens, le paysage serait bien « l'expression sensible et réflexive du rapport au territoire et à la nature » (Fortin, in Berlan-Darqué *et al.*, 2007, p. 26). Avec ici des motivations socio-écologiques revendiquées, rencontrées dans quatre quartiers fort dissemblables.

Conclusion. Le paysage (multisensoriel) : une réelle opportunité pour appréhender l'habiter des écoquartiers

Ainsi, de prime abord, « Si les principes du développement urbain durable ont trouvé une véritable consécration dans les pratiques et les discours de l'aménagement urbain, ce fut au prix d'une certaine limitation du « pluralisme » en termes de choix dans la production de l'urbain. » (Béal *et al.*, 2011, p. 247). Or, si l'on remarque, ici comme ailleurs, une prégnance des approches techniques de l'environnement et des ambitions sociales assez limitées dans les projets d'écoquartiers, force est d'admettre que les paysages multisensoriels font sens de manière incidente, d'abord par les partis pris plus larges de l'aménagement.

Produits non intentionnels de la durabilité, toutefois issus d'une pratique professionnelle, les paysages ressortent plus encore ici comme sens signifiants de l'appropriation et vecteurs essentiels d'identification au lieu de vie par l'ancrage dans le présent. Ce potentiel d'appropriation est fortement influencé par son caractère projectuel, et notamment par l'évolutivité concrète proposée aux pratiques et plus largement aux vécus par les temporalités/spatialités de la nature. Dès lors, suivant en cela Roux, il « semble que l'attachement à un territoire aimé est un moteur plus puissant pour nous conduire sur cette voie (le développement durable) qu'une politique basée sur l'adoption de nouvelles normes » (Roux, 2002, p. 106).

Or, cette appropriation des lieux par l'expérience sensible du présent engage particulièrement deux facteurs. Le bien-être, en partie attaché aux stimulations de nature, a, pour certains habitants, une fonction de reprise de soi, portée par des croyances (écologiques) plus profondes. De même, ce « paysage comme connivence » (Sautter, 1979), implique des valeurs enchâssées dans les émotions, sensations et sentiments paysagers. L'expérience paysagère sensible ne découle alors pas d'un projet professionnel, mais s'offre bien plus comme le résultat d'une vision collective voire d'un projet commun, ordinaire et profane, en construction par les attachements territoriaux. Avec ici des motivations socio-écologiques revendiquées… rencontrées dans les quatre quartiers, pourtant d'histoires et de compositions sociales fort différentes.

Dès lors, le paysage apparaîtrait comme la territorialité (espace vécu) aménitaire, ordinaire et profane, de la transformation (socio-environnementale) de l'habiter dans les écoquartiers étudiés. Car, s'il se joue bien par les expériences paysagères un habiter, au sens d'une médialité par les expériences sensibles (Berque, 2000 ; Paquot *et al.*, 2007), entre le lieu et le soi (Bachelard, 1957), celui-ci « n'est pas se fondre dans un creuset spatial et y développer des façons de faire et d'être déterminées par celui-ci. Il est nécessaire de penser l'individu comme l'acteur d'une partie au moins de sa réalité géographique (…) comme l'acteur de sa réalisation en tant qu'être qui fait sens » (Hoyaux, 2002, § 3). Il semblerait ainsi que les écoquartiers puissent, sous cet angle et très involontairement, faire lieu à cet habiter. C'est cela qui ferait la singularité des paysages des écoquartiers. Et celle-ci est basée en grande partie sur l'actualisation des rapports socio-historiques à la nature (y compris par sa matérialité), en composant des modes d'appropriation, et en construisant des formes d'attaches, mais également en développant de nouvelles formes d'engagement (notamment par la conscience

d'être au monde), au gré des expériences sensorielles, non opérationnellement programmées.

Il y aurait autrement matière à interroger le manque persistant de la plupart des projets officiels se réclamant d'un développement dit durable : l'habitant, avec tout ce qu'il déplie et déploie dans des pratiques de plus en plus engagées par et pour l'environnement (Faburel, 2010). « L'essence de l'éco-quartier ne se trouve pas dans la (quasi) disparition des besoins en énergie fossile et dans la sobriété énergétique permise par les nouvelles technologies et infrastructures, mais dans une nouvelle façon d' 'être au monde' » (Raineau, 2009, p. 74).

De même, l'analyse des paysages multisensoriels apparaîtrait, par le bien-être notamment, comme une opportunité pour faire des paysages de véritables objets et outils de l'intervention territoriale et, en renouvelant des pratiques de métiers (cf. l'écologie du paysage), d'accompagner quelques détournements, bricolages (Levi-Strauss, 1962) voire braconnages (Certeau (de), 1980). Le paysage deviendrait, par sa complexité retrouvée, un outil pertinent de réflexion globale, ainsi qu'un instrument d'investigation et de construction du développement durable. Il serait alors certes une réponse éventuelle à la demande de bien-être, mais bien loin de son seul rôle « décoratif » de consommation visuelle, il serait aussi un sujet autrement politique, renouvelant la capacité à construire du commun, car porteur d'interrogations et d'interpellations fortes.

À ce titre, Debarbieux convoque le terme d'empaysagement pour désigner « un tournant dans la façon qu'ont les sociétés contemporaines de se penser elles-mêmes et de penser leur inscription matérielle par l'entremise de la représentation et de l'action paysagère » (Debarbieux, 2007, p.8). Cet empaysagement s'exprime notamment « dans le souci de reconstruire du projet politique territorialisé sur des bases nouvelles » (Debarbieux, 2007, p.8). C'est ainsi que dans le cadre d'une grande diversité et d'hétérogénéité d'appartenances culturelles, il constate « la capacité du paysage à représenter aujourd'hui [le] commun » (Debarbieux, 2007, p.8).

À condition toutefois d'y interroger également la standardisation des stimulations sensorielles et des percepts, en jeu par le conditionnement des usages par des approches éco-technologiques. Donc de se prémunir de l'uniformisation des modes d'être, notamment relatifs à la nature en ville, de l'universalisation des imaginaires par le « populisme environnemental » (Swyngedouw, 2011). À condition également de mieux comprendre les formes ordinaires de l'engagement dans une construction du commun, et ce sans véritable participation habitante au projet (notamment de paysage). Mais, puisqu'il a été constaté l'accès de tou-te-s à ces espaces, dans le respect du principe de justice, donc loin des dynamiques sélectives et tris habituellement à l'œuvre dans la « modernité écologique » des fonctionnements urbains.

Bibliographie

Bachelard G., 1957, *La poétique de l'espace*, PUF, Paris, 214 p.

Bailly A.,1981, *La géographie du bien-être*, Presses Universitaires de France, Paris, 239

p.

Béal V., Gauthier M., Pinson G. (dir.), *Le Développement durable changera-t-il la ville ? Le regard des sciences sociales*, Presses Universitaires de St Etienne, Collection Recherches Dynamiques métropolitaines, 461 p.

Bédard M., 2006, « La pertinence géographique et sociale d'un projet de paysage : errements et suffisances de notre habiter », Cahiers de géographie du Québec, vol. 50, n° 141, p. 409-414.

Berleant A., 1992, *The Aesthetics of Environment*, Philadelphia, Temple University Press.

Bertrand G. 1977, « La "Science du paysage", une "science diagonale" », *RGPSO* (« La science du paysage »), vol. 43, n° 2, pp. 127-133

Berque A., 2000, *Médiance. De milieux en paysages*, Paris, rééd. Belin/reclus, 160 p.

Berque A., 1996, *Être humain sur la terre,* Gallimard, Le Débat.

Besse J.-M., 1997, « Entre géographie et paysage : la phénoménologie », in. Collot M. (dir), *Les enjeux du paysage*, Bruxelles, Ousia, p. 330-341

Besse J.-M., 2009, *Le Goût du monde, exercices de paysage*, Actes Sud/ENSP, Paris, 229 p.

Blanc N., 2008, *Vers une esthétique environnementale,* Quae, Indisciplines

Blanc, N. 2012. *Les Nouvelles Esthétiques urbaines*, Paris : Armand Colin, 224 p.

Bouvier D., 2009, *Augustenborg, de la réhabilitation écologique vers un renouveau social ?*, URL : http://portail.s-pass.org/fr/portail/41/mediatheque/10289/augustenborg-de-la-rehabilitation-ecologique-vers-un-renouveau-social-ensemble-de-logements-sociaux-malmo-suede.html. Consulté en octobre 2015

Brady E., 2007, « Vers une veritable esthetique de l'environnement », in. *Cosmopolitiques n°15,* numero special : Esthetique et Espace Public, p. 61-72.

Breton (le) D., 2006, *La Saveur du monde : une anthropologie des sens*, Métailié, Traversées.

Breux S., Torres J. (2010), « L'approche phénoménologique en urbanisme : la recherche d'une meilleure pratique, la pratique d'une meilleure recherche », in *Les ateliers de l'éthique / The Ethics Forum*, 5.

Casti, E., 2012, « Le tournant proxémique : de la représentation à la spatialité cartographique » in *EspacesTemps.net*, 16.01.2012, http://espacestemps.net/document9147.html.

Cefaï D., 2009, « Comment se mobilise-t-on ? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, vol. 41, n° 2, p. 245-269.

Certeau (de), 1980, *L'invention du quotidien. 1 Arts de faire*, Folio-essais, Gallimard, 350 p.

Clergeau Ph., 2007, *Une écologie du paysage urbain,* Ed. Apogée. Rennes, 136 p.

Collot, M. (dir.), 1997, *Les Enjeux du paysage*, Bruxelles, Ousia, 368 p.

Conseil de l'Europe, 2000, *Convention européenne des paysages*. URL :http://conventions.coe.int/Treaty/fr/Treaties/Html/176.htm. Consulté en décembre 2014.

Corbin A., 2001, *L'homme dans le paysage*, Paris, Ed. Textuel.

Da Cunha A., 2007, « Eco-quartiers et urbanisme durable : entre performance écologique et renforcement du lien social », in *Ubria*, n°4 - Eco-quartiers et quartiers durables, juin 2007, p. 8-17

Debarbieux B., 2007, *Actualité politique du paysage* in *Revue de géographie alpine*, 95-4, http://rga.revues.org/382.

Domon, G., J. Froment, J. Ruiz et É. Vouligny (dir.), 2006, *Les paysages de l'ordinaire, révéler, créer, infléchir. Dix projets de mise en valeur des paysages du canton de Kildare*, École d'architecture de paysage et Chaire en paysage et environnement, Université de Montréal, Montréal, 109 p.

Emelianoff C., 2007, « Les quartiers durables en Europe : un tournant urbanistique ? », *Urbia – Les cahiers du développement urbain durable* – Eco-quartiers et urbanisme durable, n°4, Juin, Lausanne, p. 11-30.

Faburel G. et Roché C., 2015, « L'*habiter* écologique : retour réflexif sur les éco-quartiers et sur les valeurs portées pour l'action », in J. Boissonade coord., *La ville durable controversée. Les Dynamiques urbaines dans le mouvement critique*, Editions PETRA, Collection Pragmatismes, pp. 73-103.

Faburel G., Vialan D., 2013, *La durabilité et sa prospective sociale, écologique et politique au prisme des modes de vie. Enquête dans les éco-quartiers d'initiatives habitantes et/ou d'orientation sociale*, Rapport final du Bureau de recherches Aménités pour le Ministère de l'Egalité des Territoires et du Logement, DGALH/DHUP/AD4, février, 109 p.

Faburel G. et Roché C., 2012, « Les éco-quartiers, du projet technique et architectural… au projet social. Vers une typologie de cas étrangers et français », *Recherche sociale*, n°200, p. 55-74.

Faburel G. et Tribout S., 2011, « Les quartiers durables sont-ils durables ? De la technique écologique aux modes de vie », Revue *Cosmopolitiques*, mars, http://www.cosmopolitiques.com/node/345

Faburel G. (coord.), Manola T. et Geisler E., 2011, *Quartiers durables : moyens de saisir la portée opérationnelle et la faisabilité méthodologique de paysage multisensoriel*, Lab'Urba - Université Paris Est, et Ecole Nationale Supérieure du Paysage de Versailles, Programme Interdisciplinaire de Recherche Ville et Environnement, CNRS et PUCA, 163 p.

Faburel G., et Manola T. (coord.), Brenon L., Lévy L., Gourlot N., Grenier A., Charre S., Leservoisier S., Marcou M., Tong Canh T., Benoît G., 2007, *Le sensible en action. Le vécu de l'environnement comme objet d'aide à la décision. Tome 1 : sensible,*

ambiance, bien-être et leur évaluation, en situation territoriale, C.R.E.T.E.I.L., Université Paris Est, pour l'Observatoire de l'Environnement Sonore du Val-de-Marne, avril, 84 p.

Faburel G., 2010, « L'environnement comme nouvelle prospective pour les dynamiques et politiques urbaines », in *France des Villes*, Editions Atlande, Collection Clefs Concours (Agrégation de géographie), pp. 112-118.

Fédération Nationale des Agences d'Urbanisme (FNAU), 2005, « Du désir de bien-être urbain à la mesure de la qualité de vie. Peut-on évaluer le « bonheur territorial » ? », *Les dossiers FNAU*, n°19, mai, 8 p.

Fortin in Berlan-Darqué M., Luginbühl Y., Terrasson D., 2007, *Paysages : de la connaissance à l'action,* Editions Quae, Collec. Update Sciences & Technologies

Geisler E., 2011, *Élaboration d'une méthode de qualification du paysage sonore. Le cas des quartiers durables allemands Kronsberg et Vauban,* Thèse de doctorat en Sciences et architecture du paysage, sous la direction de P. Donadieu et H. Davodeau, 500 p.

Grésillon L., 2010, *Sentir Paris. Bien-être et matérialité des lieux*, Quae, 191 p.

Gueymard S., 2007, « Facteurs environnementaux de proximité et choix résidentiels », *Développement durable et territoires*, Dossier 7 : Proximité et environnement, http://developpementdurable.revues.org/index2716.html

Hoyaux A-F., 2002, « Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter », Cybergeo : European Journal of Geography (Online), Epistemology, History, Teaching, article 216.

Léon-Miehe A., 2005, « Le paysage, entre fiction et description », in Laroque D., Saint Girons B. (dir.), *Paysage et ornement,* Paris, Verdier, p. 17-23.

Lévy A. et Emelianoff C., 2012, « Quelle ville durable »*,* Éditorial *Espaces et Sociétés*, n°147.

Lévy A., 2005, « Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine », *Espaces et sociétés*, 2005/4 no 122, p. 25-48.

Levi-Strauss C., 1962, *La pensée sauvage*, Plon, 389 p.

Lolive J., Blanc N. (dir), 2008, « Esthétiques et espace public », in *Cosmopolitiques*, n° 15.

Luginbühl Y., 2007, "La place de l'ordinaire dans la question du paysage", in *Cosmopolitiques*, n°15

Manola T. et Geisler E., 2012, « Du paysage à l'ambiance : le paysage multisensoriel. Propositions théoriques pour une action urbaine sensible », in. *Ambiances en acte(s)* - Actes du *2ème Congrès international sur les ambiances*, Montréal, 19-22 septembre 2012, pp. 677-682

Manola T., 2012, *Conditions et apports du paysage multisensoriel pour une approche*

sensible de l'urbain. Mise à l'épreuve théorique, méthodologique et opérationnelle dans 3 quartiers dits durables européens : WGT, Bo01, Augustenborg, Thèse de doctorat en Urbanisme, Université Paris Est Créteil, 646 p.

Marie J-L., 2002, *L'ordinaire. Modes d'accès et pertinence pour les sciences sociales et humaines,* L'Harmattan, Paris.

Matthey L., 2005, « Le quotidien des systèmes territoriaux », *Articulo – Journal of Urban Research,* n°1, p. 1-17.

Norberg-Schulz C., 1981, *Genius Loci - paysage, ambiance, architecture*, traduit de l'italien, Pierre Mardaga éditeur, Sprimont, Belgique, titre original : *Genius Loci*, (1979), Electa Editrice, Milan.

Paquot T., Lussault M., Younès C. (dir), 2007, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, La Découverte, Paris, 384 p.

PUCA, 2008, Quartiers durables, vous avez dit durables ? – Synthèse contributive, Paris, PUCA, 58 p.

Puech M., 2010, *Développement durable : un avenir à faire soi-même,* Le pommier, coll. Mélétè, 226 p.

Raineau L., 2009, « Deux expériences comparées d'écoquartiers » in Consommer autrement – La réforme écologique des modes de vie, in Dobré M., Juan S. (dir.), Paris, l'Harmattan, p. 73-85

Rancière J., 2004, *Malaise dans l'esthétique,* Galilée, Paris.

Rancière J., 2000, *Le partage du sensible. Esthétique et politique*, La Fabrique éditions, Paris, 80 p.

Raynaud M., Wollf, P., 2009, « Design urbain : approches théoriques », *Villes et immobilier,* Université de Montréal.

Roux M., 2002, *Inventer un nouvel art d'habiter – le ré-enchantement de l'espace*, Paris, l'Harmattan, 206 p.

Sautter, G., 1979, *Le paysage comme connive*nce, Hérodote, 16, p. 40-67.

Schafer R. M., 1979, *Le paysage sonore. Toute l'histoire de notre environnement sonore à travers les âges*, J.-C. Lattès, 390 p.

Scherrer F., 2007, « L'eau urbaine ou le pouvoir de renaturer », Séminaire de recherche *L'eau à la rencontre des territoires* du GDR Rés-Eau-Ville, Cybergeo, http://www.cybergeo.eu/index1496.html

Shusterman R., 1999, *La fin de l'expérience esthétique*, trad. Cometti J.-P., Gaspari F., Combarnous A., Publications de l'Université de Pau.

Souami T. (coord.), 2011, *Ecoquartiers et urbanisme durable*, La Documentation française, Problèmes politiques et sociaux, n° 981, février.

Swyngedouw E., 2011, « Les contradictions de la ville postpolitique », in *Le développement durable changera-t-il la ville ? Le regard des sciences sociales*, Presses Universitaires de St Etienne, Collection Recherches Dynamiques

métropolitaines, p. 129-158.

Thibaud J-P, Grosjean M. (dir), 2001, *L'espace urbain en méthodes*, Ed Parenthèses, Marseille, 219 p.

Thibaud J-P., 2010, « La ville à l'épreuve des sens », in O. Coutard et J-P. Lévy (coord.), *Ecologies urbaines,* Economica, coll. Anthropos, Chap. 12, p. 198-213.

Thibaud J.-P., (2004), « Une approche pragmatique des ambiances urbaines », in. Amphoux P., Thibaud J.-P., Chelkoff G. (dir.), *Ambiances en Débats*, À la Croisée, p. 145-158

Tiberghien G., 2001, Nature, Art et Paysage, Actes Sud / École Nationale Supérieure du Paysage / Centre du Paysage, 229 p.